

DE L'AUTRE CÔTE

de

Jean ASSENS et Lorette NOBECOURT

Réalisation : Etienne VALLES

France Culture 2011

L/ J'ai pleuré sur ton âge et le mien. Lorsque tu avais vingt ans, moi je n'étais pas née. Et il faudrait encore tant d'années avant que ne me vienne un visage. Lorsque j'ai eu vingt ans, tes vingt ans d'autrefois étaient tout ce que j'espérais. J'ai vu les photos.

J/Quelles photos ?

L/ Les photos...

Tu es celui que j'ai attendu à tous les âges de ma vie. Quand tu as eu trente ans, tu avais ce visage de voyou que j'ai désiré rencontrer lorsque j'ai eu trente ans. Mais tu en avais plus de soixante. Je ne te connaissais pas, tu ne me connaissais pas, je te cherchais déjà depuis longtemps.

J/ Si nous n'avions pas trente ans de différence, je t'aurais attendue et tu serais

venue. J'aurais passé mon bras autour de tes hanches, tu n'aurais rien demandé et j'aurais lu le désir dans tes yeux. Je t'aurais couchée dans un hôtel, nos amours auraient survécu quelque temps puis se seraient perdus dans la banalité.

L/ Pourquoi dis-tu ça ? Tu m'aurais baisé sous les porches dans la ville, nous aurions fait l'amour dans des bars, chez toi, chez moi, dans les cages d'escalier, les confessionnaux – en souvenir de mon éducation religieuse -, nous aurions joui au bord de la mer, sur le sable, dans les chambres à louer, dans les trains, les toilettes des trains, au bord de la route, dans les champs de maïs, les fossés, j'aurais été horriblement mouillée. Je t'aurais embrassé à pleine bouche. Au fond, Johannes, qu'est-ce que tu veux?

J/ L'autre soir nous aurions pu aller à l'hôtel mais cela n'a pas eu lieu, Lisa. Parce que j'ai trente ans de plus que toi, tu pourrais être ma fille, et moi ton père. Ce qui ne m'empêche pas d'aimer voir bouger ton cul, quand tu traverses le restaurant, les épaules tendues vers le haut, fière. Tu sais que je te regarde de dos, et que j'ai envie de toi...

L/ Tu as envie de moi ?

J/A quoi joues-tu Lisa ? Il m'arrive de nous voir tous les deux. Nous avons le même âge, nous marchons dans la ville. Tu es devant. Je t'ai appris à faire l'amour. Tu aimes ça. Tu sais que je te regarde. Tu sais que tu m'excites. Un passant nous croise. Se retourne sur toi. Et dans mes yeux il lit que oui, c'est comme ça, tu es à moi, tu es cette magnifique putain qui m'appartient.

L/ J'aurais été ta chose, l'herbe sur laquelle tu te serais couchée. Peut-être que l'âge n'est pas une fatalité, Johannes...

J/ J'avais trente ans, et tu venais seulement de naître, Lisa ! J'étais adulte lorsque tu n'étais qu'une enfant. Je t'ai cherchée au fil du temps. Je t'ai plusieurs fois rencontrée. Tu as été blonde. Je t'ai connue brune dans un train, et même rousse, et puis les cheveux rouges aussi, je suis allé chez toi. Jusqu'à ce jour de mai où je t'ai vue de dos, au deuxième rang de la salle de conférence, avec ta nuque à devenir fou. Je ne pouvais pas quitter des yeux cette blancheur qui appelait toutes les obscénités. Je t'ai suivie dans les rues jusqu'à la fontaine.

Tu portais une robe légère, je t'ai regardée, tu m'as souri. Tu m'as dit : « Tu es lui », même si tu ne m'as rien dit. Tu ne pouvais pas te douter que ma quête

s'arrêtait là, sur cette place sans ombre.

L/ Quelle quête Johannes ?

J/ La quête. (*silence*)

L/Comment l'aurais-je su ? Je ne savais pas qui j'étais, je cherchais des réponses, n'importe quelle réponse. Jusque là tout m'avait toujours semblé perdu d'avance, sans que je cesse pour autant de miser, avec cette identique ferveur, parce que je croyais à chaque fois que j'allais gagner. J'ai tant attendu ce jour d'aujourd'hui pour te voir...

Tu connais l'histoire de Pandora et du Hollandais volant ?

J/ Pandora, la Grecque ?

L/ Non. La chanteuse américaine, en vacances à Esperanza, un petit port en Espagne. Sa vie n'a pas de sens jusqu'à ce soir d'été où elle aperçoit un voilier ancré au large. Un seul homme est à bord prisonnier du temps, un Hollandais condamné à errer solitaire, à voler sur les océans, éternellement, à moins qu'il ne trouve une femme prête à mourir d'amour pour lui.

Off : Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » Dieu fit le firmament et il sépara les eaux inférieures au firmament d'avec les eaux supérieures. Il en fut ainsi. Dieu appela le firmament « ciel », il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour.

L'absolu de leur amour les tuera !

J'ai adoré cette histoire lorsque j'avais dix-sept ans. Je cherchais mon Hollandais volant, et soudain, en te rencontrant, j'ai presque peur de ce qui m'est offert. J'ai 40 ans, Johannes !

J/ Il ne s'agit pas de mourir, Lisa, juste d'apprendre à remonter le vent.

L/ Parfois, quelque chose en moi se déchire, comme une fêlure épouvantable, un fossé qui me sépare de toi, des mimosas, de la joie. Alors, je ne comprends plus pourquoi tu n'es pas à mes côtés chaque jour, pourquoi il faut attendre et ne pas dévorer le temps ensemble. Et puis je vois mes enfants sur le quai de la gare au milieu de la foule, et leur père, la puissance de leur amour qui fonde ce peuple d'arbres que je suis.

J/ Les mimosas... Pourquoi ?

L/ C'est le seul souvenir sauvage et heureux que j'ai de ma mère. Nous étions parties pour les vacances près de Cabris. En février. Quel âge pouvais-je avoir ? Huit ans peut-être. Avec ma sœur, nous avons remonté toutes les trois un torrent jusqu'à une clairière. Au milieu, se tenait une maison abandonnée, entourée de mimosas énormes. Il y avait beaucoup de vent. Les mimosas se balançaient comme des torches de lumière. J'ai toujours gardé depuis, lié à l'image de ces fleurs, le bonheur, le bonheur de ma mère. Elle était heureuse avec nous cette fois. Et j'aimais son bonheur. J'aimais qu'il soit plus vivant encore d'être partagé avec nous.

Et puis, cette odeur...

Il me suffit de te retrouver comme maintenant pour voir de nouveau les mimosas emportés par le vent...

J/Connais-tu le nom caché des mimosas ?

L/ Non.

J/ « Nogli me tangere ». Ne me touche pas. Pour la vivacité de leurs feuilles à se rétracter au moindre contact. Quand j'étais enfant en Catalogne, chaque place était plantée de mimosas. Leur odeur me grisait. J'aimais leur couleur jaune à la fois éclatante et fragile, avec ses reflets presque verts. J'aimais leur empressement à mourir dès que je prétendais les domestiquer dans un vase. C'est une fleur qui ne se laisse pas offrir. Tu me rends les mimosas de mon enfance, Lisa, cette fleur si fragile...

L/ Suis-je mimosa, Johannes?

J/ Comment la fragilité d'une telle fleur résiste-elle aux vents si violents des pays sauvages où elle pousse, dis-moi ?

L/ Fragile et résistante, est-ce donc ainsi que tu me vois ?

J/ J'aime la manière dont tu parles de ta mère, je la vois au milieu des mimosas, en robe malgré l'hiver, les cheveux pris par le vent, une mèche sur le visage, avec ta sœur à la main, tandis que toi – cette petite fille que tu n'as jamais cessé d'être – tu escalades les ruines.

L/ Je me sens fragile, Johannes, j'aime être nue devant toi.

J/ Fragile et fière, c'est cela ? Pareille à ces femmes sculptées dans le chêne, à l'avant des navires, avec les seins qui prennent la vague, les hanches serrées dans les plis d'une étoffe qui se fond dans l'étrave.

L/ Oui... L'autre matin, je me suis assise au bord du Rhône. A Lyon. J'ai pensé que nous ne faisons jamais rien d'autre que de marcher sur l'eau, croyant arpenter la terre, alors que notre sol est toujours aussi mouvant que la surface vivante des fleuves. Pour finir, tous les sols se dérobent, et seuls meurent ceux qui n'ont pas appris à voler.

Off L/ Notre amour est un oiseau fabuleux.

Pour finir, le corps retourne à la terre et ne resteront que nos tentatives désespérées d'être.

Les traces s'effacent, les corps disparaissent, tout est anéanti mais je t'ai retrouvé par delà les collines...

Comme c'était beau cette masse d'eau frémissante, beau à frémir oui, et je n'arrêtais pas de trembler sur le bord du fleuve, tournée en dedans vers toi, vers ce qui se dérobe et qui m'épanouit en se dérobant, cette puissance du désir dont, par choix, tu as décidé que nous n'en viendrions jamais à bout.

J/ Il n'y a pas d'autre issue, Lisa...

L/ Tu as peur Johannes ?

J/Peur de quoi ?

L/ De coucher avec moi.

J/ Non.

L/ ...J'aurais porté un chemisier crème et une jupe fendue. Nous aurions quitté la ville et roulé vers la mer. J'aurais ôté mes chaussures à talon sur la plage et planté mes deux pieds dans le sable pour sentir l'eau monter, et mes chevilles s'enfoncer dans le corps de la terre.

Tu aurais laissé ta veste de cuir dans la voiture et marché tranquillement en me regardant courir vers la mer.

Il n'aurait pas fait froid, n'est-ce pas ?

J/ Tu es conne, Lisa...

L/(*Elle le coupe*) C'est l'été, ce soir-là c'est l'été, et la nuit est tombée au moment où tu glisses tes mains sous ma jupe et dans mon corsage, tu aurais glissé ta main dans ce mot-là : « Corsage, » et trouvé la grappe de mes seins.

Ce soir-là, j'ai 35 ans, et peut-être en as-tu 40. Nous sommes jeunes encore, mais nous ne sommes plus innocents. Je suis capable de te dire ce qui me plaît.

J/ Arrête, Lisa.

L/ Tu ne veux pas savoir ce qui me plaît ? Tu le sais ?

J/ Tu t'accroches comme le diable dans le dos de Dieu... Tu n'as pas le droit, Lisa...

L/ Ce soir-là, tu l'aurais su ce qui me plaît.

J/ Ne me regarde pas comme ça. Je te parlerai de la vieillesse, un jour, à condition de boire, de rire, de te faire plier, de t'intimider, de te voir devenir toute petite comme aux premiers jours où tu étais encore une enfant, avec ton sexe nu. J'aime lorsque, sous mon regard, tu deviens vulnérable, parce que je sais alors qu'il ne te reste plus comme défense que de rompre, de capituler. Tu es si belle quand tu es démunie ! Tu as vu mon corps défait ? Il serait indécent de le mêler au tien. Je n'ais plus le temps de tout recommencer ...

L/ Johannes, j'ai envie de te donner la vie.

J/ Combien de fois t'es-tu ennuyée en faisant l'amour ?

L/ Je ne sais pas, je ne sais plus.

J/ J'aurais aimé te déflorer et t'apprendre à baiser, j'y aurais mis tant de tendresse, d'attention...Nous aurions pu jouer sans vergogne. Il n'y a rien de plus beau que d'appriivoiser la violence pour faire jouir la femme que l'on aime.

L/ C'est difficile, Johannes, de te rencontrer maintenant. A quarante ans. Cet amour, je l'ai toujours attendu, puis j'ai pensé qu'il viendrait peut-être lorsque j'aurais ton âge. Maintenant que je t'ai rencontré, je ne sais pas ce que je vais faire du reste de ma vie.

J/ Souviens-toi du chemin qui t'a conduite à moi. A l'origine, il y a une fulgurance, toujours, après il y a une sorte de fatalité, rien de plus.

L/ Il est des jours où rien ne me suffit. Certain soirs, tout m'érafle et me dégrafe sans jamais me libérer, certains soirs où l'urgence de ce que j'éprouve à ton égard me devient presque intolérable. Ce sont des soirs de course folle où l'amour bouscule, et tour à tour tu as dix ans à peine...

Off J/ Aujourd'hui, je me souviens de ce temps-là, du petit garçon que j'étais, et toi tu étais si jolie avec tes nattes brunes au bord de la mer, nous courions sur le sable humide, j'étais si fier.

... et je voudrais alors fondre mon corps dans ton corps en oubliant ce qui me relie au réel, et aussi te caresser des yeux sans jamais te toucher, et rire avec toi, et m'enfuir en courant pour aller nager longtemps, et parler des heures dans la nuit, et boire, et dormir comme une petite fille entre tes bras. Mais aussi que tu me prennes, et que tu sois un homme, et que je sois une femme. Certains soirs, je souris en même temps que je perds des forces, je songe aux mimosas, à la grâce, et je me demande : où es-tu ?

J/ Nous n'avons pas d'autre façon... Notre rencontre exige le sacrifice de nos corps. Accepte, Lisa, je t'en conjure. Viendra ce moment, impossible à prévoir, où l'inattendu nous sauvera.

L/ Je ne suis pas sûre d'en être capable, Johannes. Il y a de la femelle en moi, tu le sais. Ta présence m'appelle au grand débordement.

J/ Je te condamne à courir nue dans l'ombre humide des forêts. (*Rires*) Lorsque je serai mort, tu choisiras un arbre aux racines profondes, enfoncées dans la terre comme une main insensée, tu y colleras ton ventre, l'encercleras de tes bras, et lui murmurera l'histoire de notre amour.

Te souviens-tu du jour où je t'ai rencontrée ? Tu portais cette robe fleurie de soie grise que j'aime tant et qui allait si bien avec les façades ocre de la ville. Je ne t'ai pas perdue de vue un seul instant lorsque je t'ai suivie. Tu es sortie de la salle de conférence, tu as traversé le hall comme une reine, pris la porte qui donne sur les jardins, tu as suivi la rangée de platanes en direction des arènes puis tu t'es enfoncée dans la vieille ville par la rue dallée. Je ne t'ai pas quittée des yeux sous la soie grise.

L/ Tu ne m'as pas perdue de vue, dis-tu ?

J/ Non, que je sache.

L/ J'ai pourtant failli t'échapper sous la voute, dans la trouée de soleil...

J/C'est vrai Lisa, je me souviens.

L/ Tu ne m'aurais pas perdue parce que mon être était retenu à toi comme si nous étions cousus l'un à l'autre par des fils déments, et je ne savais pas quoi faire. Je n'osais pas t'aborder. Alors je suis sortie marcher en souhaitant que tu me suives et tu es venu, tu es venu.

J/ C'était indécent cette façon de te suivre dans la ville. Je n'ai pas pu faire autrement. Je ne pensais plus à rien. Je t'ai suivie jusqu'à la fontaine.

L/ Tu es venu t'asseoir près de moi, j'avais posé mes sandales à talons sur la margelle en pierre et je regardais mes pieds nus. Tu as commencé de les regarder toi aussi. Et nous voilà ce soir, toi et moi pris dans le tremblement de notre rencontre, ce tremblement que convoque toute rencontre et qui nous rend soudain si vivants. Et qu'est-ce que tu me proposes ? De sortir du temps, quelque chose de plus grand que tout ce que j'ai connu.

J/ Mon pressentiment est si fort qu'il m'entraîne parfois jusqu'à la déraison. Ne sommes-nous pas en train de nous inventer Lisa, de créer un ailleurs à notre rencontre. Un lieu où il ne serait pas nécessaire de faire l'effort d'être... Un lieu où le temps ne serait plus. Quelle folie...

L/ Faut-il donc être raisonnable ?

J/ Nous payons notre droit d'appartenir au monde. Il est tellement plus facile de se mentir.

L/ Est-ce que nous faisons tous semblant, Johannes, est-ce que nous nous consolons en nous racontant des histoires ? Comment faire avec la solitude à deux, l'usure des jours, l'impossibilité d'aimer ? Je regarde les gens dans la rue, je les observe entre eux. Les couples. A quoi pense-t-elle ? A quoi pense-t-il ? Depuis combien de temps ne se sont-ils pas touchés ? Je regarde leur peau, leur corps qui souffrent de ne pas être caressés, leur démarche obstruée, depuis combien de temps, ne s'est-il pas arrêté dans l'escalier pour lui dire : comme tu es belle aujourd'hui ? A quoi rêve-t-elle lorsqu'ils s'endorment sans un geste d'amour dans le noir maintenant qu'ils ne tremblent plus en se retrouvant. De quoi est faite leur consolation de chaque jour ? De la famille qu'ils ont construite ? Est-elle une consolation ? Ou bien est-ce l'avenir de leurs enfants qui justifient leurs petits arrangements ?

J/ Non, Lisa, comme toi et moi, ils ont soif d'absolu, ce mal qui nous ronge, qui nous tue, et pourtant nous force à espérer. Ils ont peur de leur folie, de leur désir, de leurs fantasmes, alors ils tiennent leurs chiens en laisse et sortent dans la rue pour les faire pisser. Dans quelle langue se parlent-ils ?...

L/ Ont-ils réellement renoncé, sacrifié leur désir ? Ou bien se protègent-ils en croyant protéger leurs enfants ? Les protéger du désordre, du chaos que porte le sentiment éperdu de s'éprouver vivant ? Ont-ils parié sur le courage de leurs enfants ? Celui qu'ils n'ont pas eu, le courage de ne pas se résigner et d'oser le grand large ?

J/ Je ne sais pas, Lisa. Depuis le septième jour l'homme est en manque d'être et cela se répète, de père en fils, de mère en fille, de génération en génération. Il en faut du temps pour...

L/Mais le grand large, finalement, qu'est-ce que c'est Johannes ? C'est toi qui m'as fait la grâce de m'avoir attendue, pour me dire que oui, l'amour existe qui est plus fort que la mort, oui, l'absolu est bien de ce monde ? Le grand large, c'est toi et moi, Johannes?

J/ Le grand large c'est la terre invisible, c'est l'autre côté de la colline. Nous sommes aveugles et nos chiens nous conduisent à la mort.

L/ Est-ce que nous ne sommes pas tous pareils finalement, chacun rendu à notre solitude, mimant avec une perfection d'acteur rompu le bonheur tranquille auquel nous avons sans doute fini par croire, détournant notre regard du jeune homme plein d'espoir que nous avons été, de la jeune femme impatiente d'aimer, et taisant aux oreilles de nos enfants cette escroquerie à laquelle nous n'avons pas pu échapper... nous non plus.

J/ Il existe un autre côté où nous sommes sans cesse bénis et aimés. Dans les pires moments, c'est la seule chose à laquelle j'ose me raccrocher.

L/ Mais il faut tellement d'espérance et d'obstination pour l'atteindre.

J/ Il suffit de retrouver le désir d'être...L'ivresse...

L/Autrefois je couchais avec tous les hommes que je rencontrais pour savoir qui ils étaient. Je croyais que seul le corps détenait la vérité inaltérable. Seul le plaisir...

J/. C'est bien parce qu'il y a de la putain en toi que je veux te garder infiniment vierge. Nous sommes engagés, Lisa, dans une quête indispensable.

L/ Oui, je comprends ce que tu veux dire. Partager cette jouissance infinie de dominer la bête, pour entrer dans l'éternité de la chair, vaincre la mort, c'est cela Johannes !

J/ Je n'ai que mes mains glacées pour répondre au balancement inouï de tes hanches, à l'échancrure de ta robe, à tes frémissements. Nous sommes condamnés à inventer la géographie insensée d'un ailleurs somptueux, nous trouverons la passe...

Il faut savoir se donner la mort pour ne pas laisser le corps détenir à lui seul ce

pouvoir. C'est cela vieillir, faire en sorte que le dernier instant t'appartienne, et n'est-ce pas pour cela que tu m'éprouves ?

L/ Comme elles ont dû l'aimer ton corps toutes ces femmes que tu as rencontrées...

J/ Je n'ai jamais fait le premier geste. Je regardais les autres boire, danser, se livrer à des rituels que j'ignorais, s'adonner à des codes qui m'étaient inconnus. Ils se disaient des choses incroyables. « Où est-ce que tu as acheté ta veste ? », « Et ton régime, tu tiens ? » De ce vaste ennui, émergeait parfois un visage de femme dont je remarquais la beauté. Souvent une femme étrange, étrangère, qui était belle mais pas de ces beautés... Enfin, une vraie beauté pour moi. Elle finissait toujours par venir me demander du feu. Je lui disais une bêtise, la plus déplacée que je pouvais inventer et on finissait par quitter tout ce petit monde discrètement.

Off J/ C'était toi l'étrangère Lisa, toi qui n'étais pas née, qui m'attendais dans les étoiles tandis que je patientais ici-bas, croyant chaque fois t'avoir trouvée et te cherchant encore et toujours. Toi qui étais dans nulle autre.

Quand je prononce ton nom, Lisa, un vertige me prend à l'idée de ce qui aurait pu être. J'ai envie de te coucher dans un sillon de la terre, de soulever ton t-shirt pour regarder tes seins et de baisser ta culotte sans même savoir pourquoi.

L/ J'ai envie de t'embrasser, Johannes, de te toucher, de te caresser.

J/ Ne me touche pas, de grâce.

L/ Mais alors que ferons-nous de cette nuit qui nous est accordée ?

J/ Cette nuit doit nous inspirer comme une force venue de l'autre monde.

L/ C'est donc notre nuit de nocce Johannes, c'est la nuit où nous ne nous toucherons jamais. C'est horrible et merveilleux, c'est ça ? *(Elle rit de façon un peu sarcastique)*

J/ Ris, Lisa ! Tu es jeune, belle, tu portes le riche avenir. Et ton rire pose la vraie question : Peut-on accéder à l'existence en dehors du meurtre ? Mon refus de faire l'amour t'arrache à la terre mère. Sommes-nous capables de

partager le sacrifice ? Il y a là une promesse Lisa, la promesse d'un amour infini qui te fera femme, qui me fera homme, c'est l'enjeu, c'est au commencement. Pourquoi ton visage est-il soudain si dur?

L/Il faut que je te tue Johannes.

J/ Chacun vit ce déchirement...

L/ Cela ne te dérange pas que j'enlève mon tee-shirt, je voudrais dormir toute nue.

J/ Non, mets-toi nue...

L/ Tu restes habillé ?

J/ Je ne veux pas que tu vois mon corps défait. (*Elle s'est déshabillée et se couche, à côté de lui qui s'est couché aussi.*) Tu n'as pas froid ?

L/ Non.

J/ Viens dans mes bras. (*Un peu de silence*) Je peux te caresser doucement ?

L/ Oui. S'il te plaît.

J/ Je n'aurais jamais cru que tu aies des fesses aussi sensuelles.

L/ Je suis contente que tu le saches.

J/ Couchée, comme ça, dans la nuit, tu as le visage d'une asiatique. C'est étrange à quel point ton corps est juvénile, on dirait que tu as dix-sept ans.

L/ Mais j'ai dix-sept ans, Johannes ! (*un silence*)

Tu sais ce à quoi je pense, je pense à la confiance. C'est étrange combien nue dans tes bras, j'ai confiance.

J/ C'est la grande affaire de la vie, la confiance. Parce que sans confiance, il n'y a pas de liberté. Il n'y a pas de différence, rien.

L/Tu es beau. Dans le reflet de la nuit, je vois le visage de l'homme que tu

étais il y a vingt ou trente ans. C'est exactement celui des photos... tu te souviens des photos.... Tu es fragile. Comme si tu avais renoncé au pouvoir.

J/ Crois-tu ?

L/Tu es la preuve que nous sommes chacun, à tout instant, tous les êtres que nous avons été et serons. Il n'y a rien de plus réel.

En même temps que je te dis ça, j'ai envie que tu poses tes lèvres sur les miennes.

J/ C'est étrange les lèvres, non ? C'est la porte. Les tiennes sont enfantines.

L/ Tu n'oses pas les déranger. Ose Johannes, ose déranger mes lèvres.

J/ (*Il chuchote*) Tais-toi. (*Un silence*) Tu es toute chaude.

L/ J'adore quand tu chuchotes, ça me rend dingue.

J/ Quelle heure est-il ?

L/ Il est minuit. Nous sommes cinglés.

Tu as remarqué, comme je me plie à ta loi.

J/ Oui, nous sommes entre corps et parole, là où la loi surgit. Le risque de nous perdre est grand. Il y a ma famille, il y a la tienne, ce sont des lieux d'amour beaux et difficiles. Nous ne sommes pas seuls, mais je nous sais lucides... malgré tout, lucides.

L/ Sinon quoi ? Nous aurions baisé comme des fous et puis tu aurais quitté ta femme, et moi les miens, il y aurait eu les débuts, et puis, de nouveau le temps serait tombé sur nous comme un mauvais manteau, étouffant le rêve. Et un jour, j'aurais pris un amant, plus jeune, et de nouveau il aurait fallu tout recommencer encore et encore, le mensonge, les séparations, le déchirement, les enfants sacrifiés. Et l'ennui, cet insondable ennui.

J/ Nous sommes sur la ligne de partage des eaux, là où la loi se brise. Nous sommes ceux par qui *cela* arrive...

L/ Comment as-tu su que je respecterais la limite ?

J/ Tes yeux, Lisa ! Tes yeux ! Te souviens-tu m'avoir dit : « Tu vois ce regard, Johannes ? Est-ce que tu peux le supporter ? »

L/Peut-être l'ai-je dit.

J/ « Je suis prête au sacrifice, je veux exister jusqu'à devenir moi-même ! » Voilà ce que j'ai lu dans ton regard. Tu ne t'es pas soumise, Lisa, tu as conjuré les démons.

L/Et pourtant, j'aurais vraiment aimé te sucer.

J/ Chut ! S'il n'y avait pas eu ce regard, je n'aurais pas pu te faire confiance. Nous n'aurions guère pu passer de l'autre côté.

L/De l'autre côté de quoi ?

J/ De la possession, du mensonge, de l'aliénation...

L/ De l'ennui ?

J/ Oui.

L/ Des habitudes, de l'hypocrisie...

J/ De l'étroit.

L/ De l'aveuglement et du domestique. De l'anonymat. Oui... je crois que je commence à comprendre. De l'autre côté de tout ce qui réduit l'homme et entrave sa course vers ce qu'il y a de plus grand en lui.

J/ Là où nous pourrions recommencer à nous aimer un peu.

(Silence un peu plus long)

L/ Il fait tout noir maintenant. Je déteste cette invasion de l'ombre. J'ai l'impression que je ne sais plus rien. Est-ce que tu me connais Johannes, est-ce que je te connais ? *(Silence)*

Tu dors ? *(Silence)* Tu dors ?

J/ Non. Je me suis assoupi. J'ai fait un rêve étrange. Tu apparaissais, sortant des ténèbres, et j'éclatais en sanglots comme un petit garçon, de ces sanglots d'enfant irrépressibles porteurs de la peine originelle qui fait à la fois la beauté et la désespérance, je me réveillais dans le rêve et me rendormais pour te voir apparaître de nouveau, fantôme bleu aux yeux de fiancée, j'éclatais en sanglots, et ainsi de suite infiniment.

L/ Mais je suis là, Johannes, vivante, et sortie des ténèbres.

J/Le rêve m'éclaire d'une lumière nouvelle.

L/Que dis-tu ?

J/ N'approche pas trop tes fesses de mon ventre.

L/ C'est bon, tu ne trouves pas ?

J/ Tu es dangereuse.

L/ Ni plus ni moins que toi.

J/ Cela t'amuserait n'est-ce pas de me pousser à bout, de me faire céder au désir que j'ai de toi ? De me faire tomber. Faut-il sans cesse des rituels, des épreuves avant de pouvoir s'aimer ? Faut-il répondre à l'appel de l'ombre pour espérer voir une fois encore ?

L/ C'est la violence des femmes, Johannes, l'implacable force animale. Celle qui pousse le taureau vers l'avant.

J/Tu es belle quand tu dis cela, d'une beauté meurtrière. C'est à cette puissance que tu aimerais me voir céder ?

L/ C'est une tentation.... Y céder c'est aussi la reconnaître... J'ai envie de te tenter pour mesurer ton souffle... *(un petit silence)* ta droiture.

J/ Ne m'oblige pas à être plus que moi-même. N'y a-t-il de plus humble preuve d'amour que le sentiment d'être reconnu par qui l'on reconnaît ?

L/ J'accorde à ta beauté la crédibilité de nommer la mienne. Mais l'humilité

dont tu parles n'est pas celle que tu crois.

Toutes les femmes Johannes, cherchent l'homme à qui elles pourront se donner entièrement. Toutes les femmes cherchent cet homme à qui elles se soumettront enfin. Sais-tu pourquoi ? Ce n'est pas par humilité... non !

Il y a une folie des hommes qui se joue dans la guerre, mais il existe une folie propre aux femmes, qu'elles vivent en silence dans l'ombre de leur sourire.

Si les femmes acceptent de se soumettre dans l'humilité la plus grande, ce n'est pas seulement par amour, mais pour se libérer de cette chose énorme et secrète qu'elles portent en leur sein, si elles se laissent crucifier dans l'amour c'est pour sortir de cette folie qui les tient, cette folie du sang, de la chair... ce désir de détruire... Il faut bien qu'un homme nous tue à la fin, pour que nous supportions d'incarner la vie.

Off/L/ C'est la nuit et le jour, les odeurs et l'ombre, le temps qu'il fait, les frémissements et les mouches, les règles de sang, les humeurs fauves, le taureau s'élançe et avec lui c'est la terre mère qui charge au nom de son fils entier. Et toi, mon torero au corps serré dans ses bas de fille, tu m'extrais de la matrice du monde et m'initie au temps de l'homme.

J/ Tu as la fierté sauvage du taureau de combat, tu en as la caste. Tu ne peux vivre que magnifique et là commence le drame. Te souviens-tu de Pandora et de la mort qui la déborde ?

L/ Un taureau qui a de la caste se doit de magnifier la mort, n'est-ce pas ce que tu m'as appris Johannes ?

J/ Oui, Lisa.

L/ Alors fais-moi mourir, fais-moi l'amour maintenant, que je puisse faire preuve de ma caste...

J/ Non Lisa, incorrigible Lisa. Je veux te garder infiniment inconnue, infiniment haletante pour approcher de la vérité. C'est comme naître ou mourir... plus précieux que l'accomplissement de nos désirs, il y a cette

jouissance infinie de poursuivre l'espoir que, dans cette vie qui est devenue la notre, il nous sera donné d'être. *(silence)* C'est par une nuit semblable à celle-ci que je voudrais partir.

L/ *(Un petit moment, presque de suffocation)*

Quand une femme aime un homme, elle peut se laisser dominer par lui, jusqu'à l'humiliation, en signe de bravoure, de sa féminité la plus extrême. Mais il existe une humiliation plus grande encore pour une femme, celle de ne pas être prise alors qu'elle s'abandonne.

(silence) Tu me laisses saccagée et intacte, Johannes. *(silence)*

Je vois soudain le visage terrible de l'amour : tu existes en moi par ton absence. Est-ce donc cela aimer ? Subir la douleur du manque ?

Off L/ Je ne mourrai pas humiliée dans le sang Tu ne sauras rien de mes cris granuleux roulant dans le sable, ni de ma course pour atteindre le ventre du soleil, tu ne verras jamais l'obscénité sacrée qui me préserve de toute morale, l'épaisseur boueuse de ma chair te restera inconnue, mon odeur de fourrure, l'amertume salée de ma peau, je ne m'affaisserai pas accomplie entre tes bras, glaise pétrie rendue à la terre mère.

J/ Nous sommes là couchés l'un à côté de l'autre avant même que la lumière ne soit, avant le langage et les mots, dans ce lieu d'avant le verbe, dans l'annus des toujours. C'est avant l'hémorragie du monde, avant le sang, et les origines. Nous sommes des gisants en attente dans le temps, ou peut-être seulement le vide, ou encore le bord prêt à être franchi, peut-être existons-nous en des milliers de lieux à la fois. L'envie d'aimer est notre seul recours.

L/ En refusant de me prendre Johannes, tu me fais mourir bien plus qu'en me possédant.

Soudain j'ai honte et je me sens timide.

J/A quoi meurs-tu Lisa, sinon aux regards qui ne t'ont pas vue, aux mots qui ne t'ont pas aimée. La mort est là partout dans l'arène, il nous faut trouver un passage pour rejoindre cette beauté que porte l'enfant quand il vient au monde. Lorsqu'il te regarde pour la première fois, tu sais qu'il a vu Dieu. *(Un petit silence)*

Je veux prendre par la main la petite fille que tu es ce soir et l'accompagner par delà la colline, rester là pour reconnaître l'enfant blessée qui s'offre à mon regard, cette enfant vulnérable, et l'aimer en silence, parce que tu sais comme

moi que l'obscur ne se franchit que seul. C'est un jeu à risque. Rien n'est perdu, allez, viens donne-moi ta main, et allons faire un tour.

L/ Non, Johannes, ne bouge pas. Laisse ta main posée sur mon ventre. Je me suis entraînée mille fois à mourir... Je sais tout ce que notre rencontre porte de siècles irrésolus. De jadis et de nouveauté.
Et mourir sous ton regard, c'est naïtre absolument.

J/ La mort est belle en soi, Lisa, elle donne du sens à la vie. Comme les taureaux qui ont de la caste, nous ne dissimulerons rien de nos morts.

L/ Mon dieu comme tu es beau. *(Il faut entendre le mouvement, la caresse, la beauté de ce qui se passe dans le noir, ce pour quoi elle finit par dire)* : C'est difficile, au bout du compte, difficile...

(Elle pleure. Il la prend dans ses bras et pleure à son tour.)
J/ Ne pleure pas, je t'en prie ne pleure pas.

L/ C'est aussi une façon d'aimer, Johannes. Je suis déchirée, éventrée par nos trente ans d'écart. Je souffre de ne pas vivre avec toi, de ne pas avoir été fécondée par toi, de ne pas avoir porté ton enfant, de ne pas l'avoir élevé à tes côtés, je souffre de ne pas m'endormir contre toi, de ne pas me réveiller dans tes bras, je souffre et pour la première fois peut-être je reconnais la profondeur de cette souffrance et je l'accepte parce que je n'ai pas le choix, c'est ce qui m'est demandé pour apprendre à aimer. On peut se raconter des histoires sur l'amour, mais cela n'enlève rien à la souffrance dont je prends la pleine mesure ce soir. Ma souffrance est bien plus certaine que notre amour.

J/ Cela ne tient pas à l'amour mais à la réalité qui le ronge à chacun de ses pas !

L/La réalité là voilà : j'ai quarante ans, Johannes, j'ai besoin de la chair et du sang.

J/ Je sais, Lisa. J'en avais fini avec le désir, avec les femmes, et soudain tu arrives avec ton corps, ta présence coupante comme du verre qui blesse mon retrait du monde. J'ai envie de ton ventre, de l'abysse de tes cuisses. Mais c'est idiot, c'est idiot de te dire ces choses.

L/ Regarde-moi Johannes. (*Elle se lève et se met nue devant lui.*)

J/Tu as un corps de putain.

L/Je suis ta putain Johannes, c'est bien. Laisse-moi t'embrasser.

J/Non.

L/Tu n'as pas confiance ?

J/Ce n'est pas ça.

L/Alors quoi ? Tu as peur, Johannes, peur d'en être incapable ?

J/Incapable de quoi ?

L/De me baiser.

J/Un jour tu m'as écrit que l'écart de nos âges était proprement scandaleux, sans penser un instant qu'il y a des mots qui, le matin venu, s'éveillent comme les rivières en crue dans des lits inconnus. Tu te souviens, tu étais en vacances au bord de la Mer Noire.

L/Tu as gardé ça par devers toi, et pendant tout ce temps...

J/Ce matin-là, j'ai compris que le temps me manquerait désormais toujours pour recommencer, pour me risquer à oser une autre vie. J'ai accepté, ce matin-là, d'abandonner au temps ces amours que je n'aurai plus... Il faut que je m'habitue à ta perte.

L/Tu parles de me perdre alors que je ne t'ai jamais appartenu.

J/Ce n'est pas la perte de toi dont je parle – j'ai fait alliance avec ton être – mais la perte de ce fragment de miroir où l'adolescent en moi avait repris espoir. C'est peut-être ça l'espoir perdu d'un enfant de quinze ans : la perte des possibles. C'est une part de moi, immense, dont je porte le deuil.

L/ Ah non pas toi, Johannes, pas toi ! Alors toi aussi tu es un petit garçon comme les autres. N'y aura-t-il donc pas un seul homme capable de me faire femme ?

J/ Mais que sais-tu de moi ?

L/ Ce que j'en sais ? Mon corps le sait.

J/Tu ne sais rien de ton corps.

L/Personne n'aime personne finalement, tout est comme toujours, nous ne savons que détruire, ton regard n'était pas le regard, tu n'es qu'un vieil homme fatigué, et moi une femme en colère.

J/ Te souviens-tu de ce temps où tu me lisais à voix haute des extraits de mes lettres, en me disant : « Ces mots-là font mouiller les femmes, tu le sais, ça, Johannes ? » Je suis en train de comprendre que je ne te verrai pas vieillir. (*Petit silence*) C'est une heure dangereuse que celle de la vérité. J'ai envie de t'embrasser.

L/ C'est trop tard, Johannes.

J/Te souviens-tu des taches d'encre mouillées comme les dessins que je te faisais en marge de mes lettres, des nuages noirs d'encre, où se mêlaient aux arbres du sud des lèvres fermées, une bouche de femme...

L/Tu ne prendras jamais la mienne.

J/ Nous avons fendu le temps, Lisa, tu mas rendu à moi-même, et je ne sais que faire de mon corps. Je dois l'accorder à la vieillesse. J'ai toujours eu peur de la vie. Les mots sont des canopées où l'amour se terre, j'ai peur de m'y brûler, alors je les oublie quand ils affleurent avec cette lâcheté qui me hante, peut-être n'est-elle pas mienne, comment le saurais-je ?

L/Lâche, toi qui as pris le risque de me décevoir par respect de toi-même ?

J/Peut-être que tu as raison...Mais je t'ai perdue, Lisa. Je t'ai perdue.

L/ Je suis fatiguée...

J/Je le savais.

L/Tu savais quoi ?

J/Depuis le jour où je t'ai rencontrée, je le savais. Comment ai-je pu ? Quelle prétention fut la mienne de croire que l'on pouvait être, en dehors du corps. Fallait-il que tu sois vivante pour me piéger dans ta blessure... et malgré cela je n'arrive pas à savoir où se situe la faille.

L/Tu es vraiment comme les autres. J'entends les mots mauvais et je voudrais mourir. Je t'ai perdu Johannes... moi aussi.

J/ C'est ce qui fait la vie.

L/La vie ? Quand tout est désespéré.

J/ Peux-tu comprendre Lisa, qu'un infini soulagement coexiste en moi avec l'odeur de la terre brûlée, la vision d'une forêt en cendres, le désir – malgré tout le désir – de débouler les pentes de cette colline, aujourd'hui noire de suie, qui en d'autres temps abritât notre ivresse.

L/ Regarde, Johannes, il fait presque jour...

J/Je croyais être effondré et amer et je ne le suis pas.

L/Ce qui est perdu l'est pourtant à jamais, non...?

J/ Ne jette pas ma dépouille aux chiens, va, garde-la jusqu'à mon ascension, appuie toi dos à l'arbre et regarde le ciel...

L/ Ton ascension dis-tu ? (*silence*) C'en est fini de ma course. Je le comprends maintenant. En acceptant de me décevoir, tu m'autorises à être décevante. Souffrir de décevoir l'autre, pour commencer de l'aimer, pour se sentir à son tour aimable, comment l'aurais-je su si tu n'avais pas pris le risque de te montrer là où je pouvais t'atteindre ?

J/ Tu m'as blessé, Lisa, et tu n'en as rien su.

L/ J'aurais voulu qu'il n'en fut rien.

J/ Je ne me suis jamais délivré du froid qui s'est emparé de moi, un matin de septembre. J'avais trois ans. Depuis, je rêve d'un lieu où il ne ferait plus jamais froid, il n'y aurait pas de neige, un lieu où le corps serait une simple façon d'être, rien d'autre.

L/ Nous avons échoué, Johannes. Nous avons échoué à nous aimer dans cet ailleurs somptueux que tu m'avais promis.

J/Je le sais Lisa.

L/ Que fais-tu de ta promesse ?

J/ Peut-être ai-je cru à une promesse là où il n'y avait rien ?

L/ Mais je t'aime, Johannes.

J/ Fallait-il que l'on se perde pour que tu oses enfin me le dire... Fallait-il que tu m'aies rencontré pour apprendre ce qu'il en va d'aimer.

L/ Mais n'est-ce pas cela qui est beau ?

J/ Ce qui est beau Lisa, c'est que l'amour n'a d'autre lieu que le corps. Maintenant, je le sais. Je ferai avec le temps qui vient.

L/ Tu veux dire avec la mort?

J/Oui.

L/ Tu n'as pas le droit de m'abandonner...

J/ Je ne t'abandonne pas Lisa, je t'inscris dans le temps, toi qui es partout ailleurs.

L/ Je ne comprends pas, Johannes.

J/ Tu ignores une chose, Lisa : la vieille femme que tu seras un jour, c'est déjà toi.

L/ Mais je sens mon corps si vivant...

J/ Vivant... Il n'y a de vie véritable que dans l'être.

L/ Quand tu parles de ta mort, je sens qu'elle me touche. Que la mort me touche. Et j'ai presque froid. Ta chair est devenue la mienne... Je n'arrive toujours pas à comprendre...

J/Comprendre quoi? Lisa.

L/ Nous avons trente ans de différence, et je me demande quel futur se tient ourlé dans les plis du temps... Quel sera son visage ?

J/Il y aura un été, un hiver, un été encore. Assise à une terrasse de café, tu regarderas passer la foule. Un jour, un homme te fera face. Avec son corps. Tu diras oui. Je te saurai vivante et tout sera en feu.

L/ Et toi ?

J/Moi ?... Je t'emmène de l'autre côté.

Off/ (voix identique à la première voix off récitant la Genèse) « Il arrive parfois, au cours d'une vie, que certains êtres aient la chance de connaître en s'aimant qu'ils se sont déjà connus et aimés, et qu'ils sauront se reconnaître à l'avenir pour s'aimer de nouveau. Crucifiés l'un contre l'autre, hors du temps,

ils devinent qu'ils n'ont jamais aimé personne que cet autre, et qu'ils n'aimeront jamais plus de la sorte. A eux les clés du royaume. » Le poète japonais Yazuki écrit : « Il arrive parfois, au cours d'une vie, que certains êtres aient la chance de connaître en s'aimant qu'ils se sont déjà connus et aimés, et qu'ils sauront se reconnaître à l'avenir pour s'aimer de nouveau. Crucifiés l'un contre l'autre, hors du temps, ils devinent qu'ils n'ont jamais aimé personne que cet autre, et qu'ils n'aimeront jamais plus de la sorte. A eux les clés du royaume. » etc, en boucle...

Dieulefit-Paris (2009-2010).